

SEQUENCE : Quand l'homme devient bête

Première séquence de l'année (enseignement conjoint)

	GREC	LATIN
Objet d'étude	homme/animal	
Thème	La métamorphose de l'homme en animal comme révélatrice de la démesure humaine, comme châtement	
Textes étudiés	Homère <i>Odyssée</i> , chant X (Circé) - 210-243 : métamorphose des compagnons d'Ulysse en cochons - 383-396 : dé-métamorphose, retour à l'humanité	Ovide, <i>Métamorphoses</i> - Lycaon , I , 210-239 - Actéon , III, 190-206 et 225-252
Lectures complémentaires, cursives, en traduction	Apulée <i>Métamorphoses</i> , III 21 (Chouette) 24-26(âne), II 4 et 5 (ekphrasis Actéon) Peinture : Jan Cossiers <i>Jupiter et Lycaon</i> (Musée Pardo, XVII°) Titien <i>Mort d'Actéon</i> Bartholomeus Dietherlin <i>Paysage avec Diane et Actéon</i> XVII°Dresde Joachim Wtewael <i>Diane et Actéon</i> XVII Vienne Giuseppe Cesari <i>Diane et Actéon</i> XVII Louvre Extraits de <i>Rhinocéros</i> Ionesco Extrait de <i>Métamorphose</i> de Kafka Mélanie Fazi Nouvelle, réécriture « Bibliothèque » La belle et la bête : texte de JM Le prince de Beaumont, film de Cocteau Contes des frères Grimm Poètes : « Albatros » Baudelaire, « Le crapaud » Corbière, Lautréamont, Césaire Bestiaire d'Apollinaire	
Histoire et littérature	L'épopée : caractéristiques Homère Ovide Apulée : contextualisation	
Langue	Objectif : découverte de la langue Alphabet Approche déclinaisons Articles	Rappels déclinaisons Sum et composés
	Hexamètre dactylique Vocabulaire : champ lexical homme/animal (corps) ; muto/forma et morphè ; monstrum/teras Mise en place de la fiche de vocabulaire bilingue « mots-outils », étymologie Notion de déclinaison, valeur des cas	
Activités envisagées	<ul style="list-style-type: none"> - Commentaire de traductions - Découverte des outils LCA en ligne, notamment Collatinus - Observation de liste de vocabulaire des textes et repérage des noms - Traduction : méthode et entraînement modeste : repérage de mots « transparents », mini-version (phrase courte ou simplifiée) ; mini-thème d'imitation - Exposés sur les auteurs - Analyse d'image - Entraînement à la lecture , notamment du grec - Recherches sur les monstres de l'Antiquité - Réalisation d'affiches, de récits... - Port-folio 	

Vers 210-243

εὖρον δ' ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα Κίρκης
 ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ:
 ἄμφι δέ μιν λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι ἢ δὲ λέοντες,
 τοὺς αὐτὴ κατέθειλεξεν, ἐπεὶ κακὰ φάρμακ'
 ἔδωκεν.
 οὐδ' οἷ γ' ὠρμήθησαν ἐπ' ἀνδράσιν, ἀλλ' ἄρα
 τοῖ γε οὐρήσιν μακρῆσι περισσαινόντες
 ἀνέσταν.
 ὡς δ' ὅτ' ἂν ἄμφι ἄνακτα κύνες δαίτηθεν ἰόντα
 σαίνωσ', αἰεὶ γάρ τε φέρει μελίγματα θυμοῦ,
 ὡς τοὺς ἄμφι λύκοι κρατερόνυχες ἢ δὲ λέοντες
 σαῖνον: τοὶ δ' ἔδεισαν, ἐπεὶ ἴδον αἰνὰ πέλωρα.
 ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεᾶς καλλιπλοκάμοιο,
 Κίρκης δ' ἔνδον ἄκουον ἀειδούσης ὀπι καλῆ,
 ἰστὸν ἐποιομένης μέγαν ἄμβροτον, οἷα θεᾶων
 λεπτά τε καὶ χαρίεντα καὶ ἀγλαὰ ἔργα πέλονται.
 τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε Πολίτης ὄρχαμος ἀνδρῶν,
 ὅς μοι κήδιστος ἐτάρων ἦν κεδνότατός τε:
 ὦ φίλοι, ἔνδον γάρ τις ἐποιομένη μέγαν ἰστὸν
 καλὸν ἀοιδιάει, δάπεδον δ' ἅπαν ἀμφιμέμυκεν,
 ἢ θεὸς ἢ ἐ γυνή: ἀλλὰ φθεγγώμεθα θᾶσσον.
 ὡς ἄρ' ἐφώνησεν, τοῖ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες.
 ἢ δ' αἴψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὤϊξε φαεινὰς
 καὶ κάλει: οἱ δ' ἅμα πάντες ἀιδρεΐησιν ἔποντο:
 Εὐρύλοχος δ' ὑπέμεινε, οἰσάμενος δόλον εἶναι.
 εἶσεν δ' εἰσαγαγοῦσα κατὰ κλισμούς τε θρόνους
 τε, ἐν δὲ σφιν τυρόν τε καὶ ἄλφιστα καὶ μέλι
 χλωρὸν οἴνω Πραμνεΐω ἐκύκα: ἀνέμισγε δὲ σίτω
 φάρμακα λύγρ', ἵνα πάγχυ λαθοῖατο πατρίδος
 αἴης.
 αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, αὐτίκ' ἔπειτα
 ράβδῳ πεπληγυῖα κατὰ συφροῖσιν ἐέργνυ.
 οἱ δὲ συῶν μὲν ἔχον κεφαλὰς φωνήν τε τρίχας τε
 καὶ δέμας, αὐτὰρ νοῦς ἦν ἔμπεδος, ὡς τὸ πάρος
 περ.
 ὡς οἱ μὲν κλαίοντες ἐέρχατο, τοῖσι δὲ Κίρκη
 πὰρ ῥ' ἄκυλον βάλανόν τε βάλεν καρπὸν τε
 κρανεΐης
 ἔδμεναι, οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.
 (...)

Ils trouvèrent la maison de Circé, bâtie de pierres polies, dans un val, en un lieu découvert : il y avait autour des loups montagnards et des lions, qu'elle avait ensorcelés, après leur avoir donné de mauvaises drogues. Ils ne sautèrent pas sur les hommes, mais se tinrent autour d'eux, en les flattant de leurs longues queues. Comme les chiens entourent leur maître, qui revient du festin, et le flattent, car il leur apporte toujours des douceurs; ainsi les loups aux fortes griffes et les lions flattaient mes gens; ceux-ci furent saisis de crainte, à la vue de ces terribles monstres. Ils s'arrêtèrent dans le vestibule de la déesse aux belles boucles, et ils entendaient Circé, qui à l'intérieur chantait de sa belle voix, en tissant au métier une grande toile immortelle, comme sont les fins, gracieux, brillants ouvrages des déesses. Le premier qui parla fut Politès, le meneur de guerriers, le plus sensé de mes compagnons et le plus cher à mon coeur : « Amis, il y a là dedans quelqu'un qui tisse à un grand métier et fait entendre un beau chant, dont tout le sol résonne; est-ce une déesse ou une femme? Crions, sans tarder. » Il dit, et les autres de crier en appelant. Elle sortit aussitôt, ouvrit la porte brillante, les invita. Et tous suivirent, dans leur folie. Mais Eurylochos resta; il avait deviné une ruse. Elle les fit entrer et asseoir sur des chaises et des fauteuils; puis elle battait le fromage, la farine d'orge et le miel vert dans le vin de Pramnos, et dans leur coupe elle mêlait de funestes drogues, pour leur faire perdre tout souvenir de la terre paternelle. Quand elle leur eut donné le breuvage et qu'ils eurent tout bu, elle les frappe de sa baguette et va les enfermer aux stalles de ses porcs. Des porcs, ils avaient la tête, la voix, les soies, le corps; mais leur esprit était resté le même qu'auparavant. Ainsi, ils pleuraient enfermés, et Circé leur jetait à manger farines, glands, cornouilles, la pâture ordinaire des cochons qui couchent sur le sol.

vers 383-396

‘ὦ Κίρκη, τίς γάρ κεν ἀνὴρ, ὃς ἐναίσιμος εἶη,
πρὶν τλαίῃ πάσασθαι ἐδητύος ἠδὲ ποτῆτος,
πρὶν λύσασθ’ ἐτάρους καὶ ἐν ὀφθαλμοῖσιν
ιδέσθαι; ἀλλ’ εἰ δὴ πρόφρασσα πιεῖν φαγέμεν τε
κελεύεις, λῦσον, ἵν’ ὀφθαλμοῖσιν ἴδω ἐρήρας
ἐταίρους.

ὣς ἐφάμην, Κίρκη δὲ διὲκ μεγάροιο βεβήκει
ῥάβδον ἔχουσ’ ἐν χειρί, θύρας δ’ ἀνέφξε
συφειοῦ, ἐκ δ’ ἔλασεν σιάλοισιν ἐοικότας
ἐννεώροισιν.

οἱ μὲν ἔπειτ’ ἔστησαν ἐναντίοι, ἠ δὲ δι’ αὐτῶν
ἐρχομένη προσάλειφεν ἐκάστῳ φάρμακον ἄλλο.
τῶν δ’ ἐκ μὲν μελέων τρίχες ἔρρεον, ἃς πρὶν
ἔφυσε φάρμακον οὐλόμενον, τό σφιν πόρε
πότνια Κίρκη:

ἄνδρες δ’ ἄψ ἐγένοντο νεώτεροι ἢ πάρος ἦσαν,
καὶ πολὺ καλλίονες καὶ μείζονες εἰσοράσθαι.

"Circé, quel homme pourvu de sens oserait
toucher aux mets, à la boisson, avant d'avoir
délivré ses compagnons et de les voir de ses
yeux? Si tu m'invites sérieusement à boire et
manger, délivre, pour que je les voie de mes
yeux, mes fidèles compagnons. » Je dis, et Circé
traversait la grand'salle, sa baguette à la main;
elle ouvrit les portes de l'étable; elle en fit sortir
des êtres que leur graisse rendait pareils à des
porcs de neuf ans. Quand ils furent debout, face
à elle, elle passa dans leurs rangs et frotta
chacun d'une nouvelle drogue. De leurs
membres tombaient les soies, dont les avait
d'abord couverts la drogue funeste offerte par la
puissante Circé. Ils redevinrent des hommes,
plus jeunes qu'ils n'étaient auparavant, beaucoup
plus beaux et plus grands d'aspect.

“Ille quidem poenas, curam hanc dimittite, solvit. 210
Quod tamen admissum, quae sit vindicta, docebo.
Contigerat nostras infamia temporis aures;
quam cupiens falsam summo delabor Olympo
et deus humana lustris sub imagine terras.
Longa mora est, quantum noxae sit ubique repertum,
enumerare: minor fuit ipsa infamia vero.
Maenala transieram latebris horrenda ferarum
et cum Cyllene gelidi pineta Lycaei:
Arcadis hinc sedes et inhospita tecta tyranni
ingredior, traherent cum sera crepuscula noctem.
Signa dedi venisse deum, vulgusque precari
coeperat: inridet primo pia vota Lycaon,
mox ait “experiar deus hic, discrimine aperto,
an sit mortalis. Nec erit dubitabile verum.”
Nocte gravem somno necopina perdere morte
me parat: haec illi placet experientia veri.
Nec contentus eo est: missi de gente Molossa
obsidis unius iugulum mucrone resolvit,
atque ita semineces partim ferventibus artus
mollit aquis, partim subiecto torruit igni.
Quod simul inposuit mensis, ego vindice flamma
in domino dignos everti tecta penates.
Territus ipse fugit, nactusque silentia ruris
exululat frustra loqui conatur: ab ipso
concligit os rabiem, solitaeque cupidine caedis
vertitur in pecudes et nunc quoque sanguine gaudet.
In villos abeunt vestes, in crura lacerti:
fit lupus et veteris servat vestigia formae.
Canities eadem est, eadem violentia vultus,
idem oculi lucent, eadem feritatis imago est. 239

Traduction de Marie Cosnay

Lycaon I 210-269

« L'homme a payé sa peine, n'ayez crainte.
Son délit et ma vengeance, je vous les dirai.
La mauvaise réputation de cet âge avait touché mes oreilles.
Je la désirais fausse mais voilà : je glisse de l'Olympe
et, dieu sous image d'homme, j'arpente les terres.
Ce serait trop long, tant de torts je trouve partout,
de les énumérer. La réputation est au-dessous du vrai.
J'ai passé par l'horrifiant Ménale aux çachettes de bêtes fauves,
par le Cyllène et les pinèdes gelés du Lycée ;
me voici au lieu et au toit inhospitalier du tyran d'Arcadie.
J'entre. Les vieux crépuscules poussaient vers la nuit.
Je donne signe que le dieu est venu et la foule commence
à prier. D'abord Lycaon rit des offrandes pieuses.
Puis il dit : « Je vais tester, en combat ouvert, si ce dieu
n'est pas mortel. On ne pourra pas douter de la vérité. »
La nuit, je suis lourd de sommeil, il veut me perdre
de mort subite . Voici une épreuve de vérité !
Cela ne lui suffit pas. Un otage envoyé
de chez les Molosses : d'un trait il lui coupe la gorge
et, ses membres mi-morts, dans des eaux bouillantes
il les ramollit. Les autres, il les grille sur le feu.
A peine a-t-il posé le repas sur la table que, de ma foudre de vengeance,
je fais tomber le toit sur un foyer bien digne de son maître.
Effrayé, celui-ci s'enfuit . Il tombe dans le silence des bois
et hurle en vain, essaie de parler ; la bouche en elle
concentre toute la fureur rentrée ; son désir de meurtre,
il l'exerce sur les troupeaux ; maintenant encore il jouit du sang.
Ses habits s'effacent en poils, ses bras en jambes.
Il devient loup et garde les traces de son ancienne forme.
Même blancheur, visage de même violence,
même brillance dans les yeux, même image de cruauté.

Ovide *Métamorphoses*, III (Actéon)

<p>Vers 190-206 et 225-252</p> <p>[3,190] perfudit spargensque comas ultricibus undis addidit haec cladis praenuntia uerba futurae: 'nunc tibi me posito uisam uelamine narres, sit poteris narrare, licet!' nec plura minata dat sparso capiti uiuacis cornua cerui, 195 dat spatium collo summasque cacuminat aures cum pedibusque manus, cum longis bracchia mutat cruribus et uelat maculoso uellere corpus; additus et pauor est: fugit Autonoeius heros et se tam celerem cursu miratur in ipso. [3,200] ut uero uultus et cornua uidit in unda, 'me miserum!' dicturus erat: uox nulla secuta est! ingemuit: uox illa fuit, lacrimaeque per ora non sua fluxerunt; mens tantum pristina mansit. quid faciat? repetatne domum et regalia tecta 205 an lateat siluis? pudor hoc, timor inpedit illud. Dum dubitat, uidere canes (...) ... ea turba cupidine praedae per rupes scopulosque adituque carenti+a saxa, quaque est difficilis quaque est uia nulla, sequuntur. ille fugit per quae fuerat loca saepe secutus, heu! famulos fugit ipse suos. clamare libebat: [3,230] 'Actaeon ego sum: dominum cognoscite uestrum!' uerba animo desunt; resonat latratibus aether. prima Melanchaetes in tergo uulnera fecit, proxima Theridamas, Oresitrophos haesit in armo: tardius exierant, sed per compendia montis 235 anticipata uia est; dominum retinentibus illis, cetera turba coit confertque in corpore dentes. iam loca uulneribus desunt; gemit ille sonumque, etsi non hominis, quem non tamen edere possit ceruus, habet maestisque replet iuga nota querellis [3,240] et genibus pronis supplex similisque roganti circumfert tacitos tamquam sua bracchia uultus. at comites rapidum solitis hortatibus agmen ignari instigant oculisque Actaeona quaerunt et uelut absentem certatim Actaeona clamant 245 (ad nomen caput ille refert) et abesse queruntur nec capere oblatae segnem spectacula praedae. uellet abesse quidem, sed adest; uelletque uidere, non etiam sentire canum fera facta suorum. undique circumstant, mersisque in corpore rostris [3,250] dilacerant falsi dominum sub imagine cerui, nec nisi finita per plurima uulnera uita ira pharetratae fertur satiata Dianae.</p>	<p>[3,190] et jetant au front d'Actéon cette onde vengeresse, elle prononce ces mots, présages d'un malheur prochain : "Va maintenant, et oublie que tu as vu Diane dans le bain. Si tu le peux, j'y consens". Elle dit, et soudain sur la tête du prince s'élève un bois rameux; son cou s'allonge; ses oreilles se dressent en pointe; ses mains sont des pieds; ses bras, des jambes effilées; et tout son corps se couvre d'une peau tachetée. À ces changements rapides la déesse ajoute la crainte. Il fuit; et dans sa course il s'étonne de sa légèreté.[3,200] À peine dans une eau limpide a-t-il vu sa nouvelle figure : Malheureux que je suis ! voulait-il s'écrier; mais il n'a plus de voix. Il gémit, et ce fut son langage. De longs pleurs coulaient sur ses joues, qui n'ont plus leur forme première. Hélas ! il n'avait de l'homme conservé que la raison. Que fera cet infortuné ? retournera-t-il au palais de ses pères ? la honte l'en empêche. Ira-t-il se cacher dans les forêts ? la crainte le retient. Tandis qu'il délibère, ses chiens l'ont aperçu. (...) Cette meute, emportée par l'ardeur de la proie, poursuit Actéon, et s'élançe à travers les montagnes, à travers les rochers escarpés ou sans voie. Actéon fuit, poursuivi dans ces mêmes lieux où tant de fois il poursuivit les hôtes des forêts. Hélas ! lui-même il fuit ses fidèles compagnons; il voudrait leur crier : [3,230] "Je suis Actéon, reconnaissez votre maître". Mais il ne peut plus faire entendre sa voix. Cependant d'innombrables abois font résonner les airs. Mélanchètes lui fait au dos la première blessure; Thérodamas le mord ensuite; Orésitrophos l'atteint à l'épaule. Ils s'étaient élancés les derniers à sa poursuite, mais en suivant les sentiers coupés de la montagne, ils étaient arrivés les premiers. Tandis qu'ils arrêtent le malheureux Actéon, la meute arrive, fond sur lui, le déchire, et bientôt sur tout son corps il ne reste aucune place à de nouvelles blessures. Il gémit, et les sons plaintifs qu'il fait entendre, s'ils diffèrent de la voix de l'homme, ne ressemblent pas non plus à celle du cerf. Il remplit de ses cris ces lieux qu'il a tant de fois parcourus; [3,240] et, tel qu'un suppliant, fléchissant le genou, mais ne pouvant tendre ses bras, il tourne en silence autour de lui sa tête languissante. Cependant ses compagnons, ignorant son triste destin, excitent la meute par leurs cris accoutumés; ils cherchent Actéon, et le croyant éloigné de ces lieux, ils l'appellent à l'envi, et les bois retentissent de son nom. L'infortuné retourne la tête. On se plaignait de son absence; on regretait qu'il ne pût jouir du spectacle du cerf à ses derniers abois. Il n'est que trop présent; il voudrait ne pas l'être; il voudrait être témoin, et non victime. Mais ses chiens l'environnent; ils enfoncent leurs dents cruelles dans tout son corps, [3,250] et déchirent leur maître caché sous la forme d'un cerf. Diane enfin ne se crut vengée que lorsque, par tant de blessures, l'affreux trépas eut terminé ses jours.</p>
---	--

Texte complémentaire : Métamorphoses, *Apulée*, II, 4, 5 et *Métamorphoses* d' Ovide , Actéon

(...) Nous faisons quelques pas durant cet échange de compliments, et nous arrivons à la maison de Byrrhène.

IV. Un vestibule de la dernière magnificence nous offre aux quatre coins une colonne, surmontée d'un globe qui porte une Victoire élevant des palmes. (2) Ces figures s'élancent à ailes déployées, chacune vers un point de l'horizon. Du bout de leurs pieds, d'où s'échappent des gouttes de rosée, elles repoussent, par un mouvement précipité, le point d'appui, qui se dérobe en tournant sans se déplacer. Le pied n'y pose plus, mais il l'effleure encore; et l'illusion va jusqu'à vous faire voir ces statues en plein vol. (3) Une Diane en marbre de Paros, du travail le plus exquis, occupe le point central de l'édifice. La déesse marche, et, dans son action animée, ses draperies flottent, son buste se projette en avant; elle semble venir à votre rencontre, et le respect vous saisit à la majesté divine qui l'environne. (4) Plusieurs chiens l'escortent de droite et de gauche. Ces animaux sont aussi de marbre. Leurs yeux menacent, leurs oreilles se dressent, leurs naseaux s'enflent, ils montrent leurs dents terribles. Si, du voisinage, un aboiement se faisait entendre, chacun croirait qu'il sort de ces gosiers de pierre. (5) L'habile statuaire a fait ici un véritable tour de force. Les chiens sont en élan, et toute leur partie antérieure semble porter en l'air, tandis qu'elle repose en effet sur les pieds de derrière qui n'ont pas quitté le sol. (6) En arrière de ce groupe s'élève une grotte tapissée de mousse, de gazon, de lianes grimpantes et de pampre, entremêlés çà et là de ces arbustes qui se plaisent sur les rochers. (7) Tout l'intérieur de la grotte est éclairé par le reflet du marbre, dont rien n'égale la blancheur et le poli. Au dehors et sur les flancs pendent des raisins et d'autres fruits, que l'art, émule de la nature, a exprimés avec une vérité parfaite. (8) C'est à croire qu'ils attendent seulement, pour être cueillis et mangés, que la coloration leur soit venue du souffle mûrissant du vent d'automne. (9) Penchez-vous, et voyez-les se réfléchir dans le miroir de ces fontaines qui jaillissent en divers sens des pieds de la statue; ils tremblent dans cette onde agitée comme aux rameaux de la vigne elle-même, et à l'imitation déjà si parfaite se joint le prestige du mouvement. (10) Au travers du feuillage, on voit se dessiner la figure d'Actéon, déjà cerf à moitié. Il jette, en tournant la tête, un regard furtif sur la déesse, et guette l'instant où elle va se mettre au bain.

V. Tandis que mon oeil charmé parcourt à l'envi ces belles choses, revenant sans cesse de l'une à l'autre: Tout ce que vous voyez est à vous, me dit Byrrhène; et désirant m'entretenir en tête-à-tête, elle fit retirer tout son monde. (2) Quand nous fûmes seuls: Je tremble pour vous comme pour un fils, mon bien-aimé Lucius, me dit-elle; j'en prends Diane à témoin. Ah! que je voudrais pouvoir écarter les dangers qui menacent cette tête si chère! (3) Gardez-vous, mais gardez-vous sérieusement des fatales pratiques et des détestables séductions de cette Pamphile, la femme de Milon, que vous dites être votre hôte. (4) C'est, dit-on, une sorcière du premier ordre, experte au plus haut degré en fait d'évocations sépulcrales. Elle peut, rien qu'en soufflant sur une pierre, une baguette ou quelque autre objet aussi insignifiant, précipiter les astres du haut de la voûte éthérée dans les profondeurs du Tartare, et replonger la nature dans le vieux chaos. (5) Elle ne voit pas un jeune homme de bonne mine sans se passionner aussitôt. Dès lors, ni ses yeux ni son coeur ne peuvent se détacher de lui. (6) Elle l'entoure d'amorces, s'empare de son esprit, l'enlace à jamais dans les chaînes de son inexorable amour. (7) À la moindre résistance, elle s'indigne; et les récalcitrants sont tantôt changés en pierres ou en animaux, tantôt anéantis tout à fait. (8) Ah! Je tremble pour votre sûreté. Gardez-vous de brûler pour elle; ses ardeurs sont inextinguibles, et votre âge et votre tournure ne vous expose que trop à la conflagration. Ainsi Byrrhène exprimait ses craintes.

VI. Mais, puissance de la curiosité! au seul mot de magie, ce but de toutes mes pensées, loin d'éprouver de l'éloignement pour Pamphile, (2) je me sentis naître un violent désir de me faire à tout prix initier par elle aux secrets de son art. Il me tardait d'aller à corps perdu me jeter dans cet abîme.

1) Métamorphose de Pamphile en chouette, III, 21 :

Nous eûmes trop peu de répétitions de cette nuit charmante. Je vois un jour Photis accourir tout émue; elle m'annonce que sa maîtresse, ayant échoué dans ses précédentes tentatives, avait résolu de se changer la nuit suivante en oiseau, et d'aller sous cette forme trouver l'objet de sa passion; que j'eusse donc à me tenir prêt, et qu'elle me ferait assister, discret témoin, à cette scène merveilleuse.

(3) En effet, vers la première veille, elle ne manque pas de me venir prendre; elle me mène à pas de loup jusqu'au réduit aérien, puis elle me place à une fente de la porte par où je pouvais tout voir.

(4) Pamphile commença par se dépouiller de tous ses vêtements; ensuite elle ouvrit un petit coffret et en tira plusieurs boîtes, ôta le couvercle de l'une, y prit une certaine pommade, s'en frotta longtemps la paume des mains, et, se les passant sur tous les membres, s'en enduisit le corps, de la plante des pieds à la racine des cheveux. Vint après un long colloque à voix basse avec sa lanterne;

(5) soudain elle imprime une secousse à toute sa personne, et voilà ses membres qui s'assouplissent et disparaissent, d'abord sous un fin duvet, puis sous un épais plumage. Son nez se courbe et se durcit, ses ongles s'allongent et deviennent crochus.

(6) Pamphile est changée en hibou; elle jette un petit cri plaintif, et, après quelques essais de vol à ras de terre, la voilà qui prend l'essor à tire d'aile.

Ad hunc modum transactis uoluptarie paucis noctibus quadam die percita Photis ac satis trepida me accurrit indicatque dominam suam, quod nihil etiam tunc in suos amores ceteris artibus promoueret, nocte proxima in auem sese plumaturam atque ad suum cupitum sic deuolaturam;

proin memet ad rei tantae speculam caute praepararem. Iamque circa primam noctis uigiliam ad illud superius cubiculum suspensio et insono uestigio me perducit ipsa perque rimam ostiorum quamquam iubet arbitrari, quae sic gesta sunt.

Iam primum omnibus laciniis se deuestit Pamphile et arcula quadam reclusa pyxides plusculas inde depromit, de quis unius operculo remoto atque indidem egesta unguedine diuque palmulis suis adfricta ab imis unguibus sese totam adusque summos capillos perlinit multumque cum lucerna secreto conlocuta membra tremulo succussu quatit.

Quis leniter fluctuantibus promicant molles plumulae, crescunt et fortes pinnulae, duratur nasus incuruus, coguntur ungues adunci.

Fit bubo Pamphile. Sic edito stridore querulo iam sui periclitabunda paulatim terra resultat, mox in altum sublimata forinsecus totis alis euolat.

APULEE, *Métamorphoses*, III, 24-25

2) La métamorphose manquée de Lucius

(III, 24, 1) Après m'avoir répété cette instruction, elle se glisse dans le réduit, non sans trembler de tous ses membres. Elle prend dans le coffret une petite boîte dont je m'empare et que je baise, en la suppliant de faire que je puisse voler. En un clin d'oeil je me mets nu, et je plonge mes deux mains dans la boîte. Je les remplis de pommade, et je me frotte de la tête aux pieds.

(3) Puis me voilà battant l'air de mes bras, pour imiter les mouvements d'un oiseau; mais de duvet point, de plumes pas davantage;

(4) ce que j'ai de poil s'épaissit, et me couvre tout le corps. Ma douce peau devient cuir. À mes pieds, à mes mains, les cinq doigts se confondent et s'enferment en un sabot; du bas de l'échine il me sort une longue queue,

(5) ma face s'allonge, ma bouche se fend, mes narines s'écartent, et mes lèvres deviennent pendantes; mes oreilles se dressent dans une proportion démesurée.

(6) Plus de moyen d'embrasser ma Photis; mais certaine partie (et c'était toute ma consolation) avait singulièrement gagné au change.

(III, 25, 1) C'en est fait; j'ai beau considérer ma personne, je me vois âne; et d'oiseau, point de nouvelles. Je voulus me plaindre à Photis; mais déjà privé de l'action et de la parole humaine, je ne pus qu'étendre ma lèvre inférieure, et la regarder de côté, l'oeil humide, en lui adressant une muette prière.

(2) À peine m'a-t-elle vu dans cet état, que, se meurtrissant le visage à deux mains, elle s'écrie: Malheureuse, je suis perdue! je me suis tant pressée, j'étais si troublée... La ressemblance des boîtes... J'ai fait une méprise;

(3) mais, par bonheur, il y a un moyen bien simple pour revenir de cette métamorphose. Vous n'avez qu'à mâcher des roses, et vous quitterez cette figure d'âne, et mon Lucius me sera rendu.

[3,24,1] Haec identidem adseuerans summa cum trepidatione inrepiit cubiculum et pyxidem depromit arcula; Quam ego amplexus ac deosculatus prius utque mihi prosperis faueret uolatibus deprecatus abiectis propere laciniis totis auide manus immersi et haurito plusculo uncto corpulis mei membra perfricui. Iamque alternis conatibus libratis brachiis in auem similem gestiebam: nec ullae plumulae nec usquam pinnulae, sed plane pili mei crassantur in setas et cutis tenella duratur in corium et in extimis palmulis perduto numero toti digiti coguntur in singulas unguilas et de spinae meae termino grandis cauda procedit.

[3,24,5] Iam facies enormis et os prolixum et nares hiantes et labiae pendulae; sic et aures inmodicis horripilant auctibus.

[3,24,6] Nec ullum miserae reformationis uideo solacium, nisi quod mihi iam nequeunti tenere Photidem natura crescebat.

[3,25,1] Ac dum salutis inopia cuncta corporis mei considerans non auem me sed asinum uideo, querens de facto Photidis, sed iam humano gestu simul et uoce priuatus, quod solum poteram, postrema deiecta labia, umidis tamen oculis oblicum respiciens ad illam tacitus expostulabam. [3,25,2] Quae ubi primum me talem aspexit, percussit faciem suam manibus infestis et: "Occisa sum misera" clamauit; "me trepidatio simul et festinatio fefellit et pyxidum similitudo decepit.

Sed bene, quod facilius reformationis huius medela suppeditat. Nam rosis tantum demorsicatis exhibis asinum statimque in meum Lucium postliminio redibis.

Ionesco - Rhinocéros (1963) Acte II, tableau II

[...]

Bérenger

Je ne devrais pas vous faire parler, ça a l'air de vous faire du mal.

Jean

Ça me dégage, au contraire.

Bérenger

Laissez-moi appeler le médecin, tout de même, je vous en prie.

Jean

Je vous l'interdis absolument. Je n'aime pas les gens têtus. (*Jean entre dans la chambre. Bérenger recule un peu effrayé, car Jean est encore plus vert, et il parle avec beaucoup de peine. Sa voix est méconnaissable.*)

Et alors, s'il est devenu rhinocéros de plein gré ou contre sa volonté, ça vaut peut-être mieux pour lui.

Bérenger

Que dites-vous là, cher ami ? Comment pouvez-vous penser...

Jean

Vous voyez le mal partout. Puisque ça lui fait plaisir de devenir rhinocéros, puisque ça lui fait plaisir ! Il n'y a rien d'extraordinaire à cela.

Bérenger

Evidemment, il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Pourtant, je doute que ça lui fasse tellement plaisir.

Jean

Et pourquoi donc ?

Bérenger

Il m'est difficile de dire pourquoi. Ça se comprend.

Jean

Je vous dis que ce n'est pas si mal que ça ! Après tout, les rhinocéros sont des créatures comme nous, qui ont le droit à la vie au même titre que nous !

Bérenger

A condition qu'elles ne détruisent pas la nôtre. Vous rendez-vous compte de la différence de mentalité ?

Jean, allant et venant dans la pièce, entrant dans la salle de bains, et sortant.

Pensez-vous que la vôtre soit préférable ?

Bérenger

Tout de même, nous avons notre morale à nous, que je juge incompatible avec celle de ces animaux.

Jean

La morale ! Parlons-en de la morale, j'en ai assez de la morale, elle est belle la morale ! Il faut dépasser la morale.

Bérenger

Que mettriez-vous à la place ?

Jean, même jeu

La nature !

Bérenger

La nature ?

Jean, même jeu

La nature a ses lois. La morale est antinaturelle.

Bérenger

Si je comprends, vous voulez remplacer la loi morale par la loi de la jungle !

Jean

J'y vivrai, j'y vivrai.

Bérenger

Cela se dit. Mais dans le fond, personne...

Jean, l'interrompant, et allant et venant.

Il faut reconstituer les fondements de notre vie. Il faut retourner à l'intégrité primordiale.

Bérenger

Je ne suis pas du tout d'accord avec vous.

Jean, soufflant bruyamment.

Je veux respirer.

Bérenger

Réfléchissez, voyons, vous vous rendez bien compte que nous avons une philosophie que ces animaux n'ont pas, un système de valeurs irremplaçable. Des siècles de civilisation humaine l'ont bâti !...

Jean, toujours dans la salle de bains.

Démolissons tout cela, on s'en portera mieux.

Bérenger

Je ne vous prends pas au sérieux. Vous plaisantez, vous faites de la poésie.

Jean

Brrr...

Bérenger

Je ne savais pas que vous étiez poète.

Jean, il sort de la salle de bains.

Brrr...

Il barrit de nouveau.

Bérenger

Je vous connais trop bien pour croire que c'est là votre pensée profonde. Car, vous le savez aussi bien que moi, l'homme...

Jean, l'interrompant.

L'homme... Ne prononcez plus ce mot !

Bérenger

Je veux dire l'être humain, l'humanisme...

Jean

L'humanisme est périmé ! Vous êtes un vieux sentimental ridicule.

Il entre dans la salle de bains.

Bérenger

Enfin, tout de même, l'esprit...

Jean, dans la salle de bains.

Des clichés ! Vous me racontez des bêtises.

Bérenger

Des bêtises !

Jean, de la salle de bains, d'une voix très rauque difficilement compréhensible.

Absolument.

Bérenger

Je suis étonné de vous entendre dire cela, mon cher Jean ! Perdez-vous la tête ? Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ?

Jean

Pourquoi pas ! Je n'ai pas vos préjugés.

Bérenger

Parlez plus distinctement. Je ne comprends pas. Vous articulez mal.

Jean, toujours de la salle de bains.

Ouvrez vos oreilles !

Bérenger

Comment ?

Jean

Ouvrez vos oreilles. J'ai dit, pourquoi ne pas être un rhinocéros ? J'aime les changements.

Bérenger

De telles affirmations venant de votre part... (*Bérenger s'interrompt, car Jean fait une apparition effrayante. En effet, Jean est devenu tout à fait vert. La bosse de son front est presque devenue une corne de rhinocéros.*) Oh ! vous semblez vraiment perdre la tête ! (*Jean se précipite vers son lit, jette les couvertures par terre, prononce des paroles furieuses et incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.*) Mais ne soyez pas si furieux, calmez-vous ! Je ne vous reconnais plus.

Franz Kafka *La métamorphose*, Traduit par Bernard Lortholary. Incipit.

En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte. Il était sur le dos, un dos aussi dur qu'une carapace, et, en relevant un peu la tête, il vit, bombé, brun, cloisonné par des arceaux plus rigides, son abdomen sur le haut duquel la couverture, prête à glisser tout à fait, ne tenait plus qu'à peine. Ses nombreuses pattes, lamentablement grêles par comparaison avec la corpulence qu'il avait par ailleurs, grouillaient désespérément sous ses yeux.

« Qu'est-ce qui m'est arrivé ? » pensa-t-il. Ce n'était pas un rêve. Sa chambre, une vraie chambre humaine, juste un peu trop petite, était là tranquille entre les quatre murs qu'il connaissait bien. Au-dessus de la table où était déballée une collection d'échantillons de tissus – Samsa était représentant de commerce –, on voyait accrochée l'image qu'il avait récemment découpée dans un magazine et mise dans un joli cadre doré. Elle représentait une dame munie d'une toque et d'un boa tous les deux en fourrure et qui, assise bien droite, tendait vers le spectateur un lourd manchon de fourrure où tout son avant-bras avait disparu.

Le regard de Gregor se tourna ensuite vers la fenêtre, et le temps maussade – on entendait les gouttes de pluie frapper le rebord en zinc – le rendit tout mélancolique. « Et si je redormais un peu et oubliais toutes ces sottises ? » se dit-il ; mais c'était absolument irréalisable, car il avait l'habitude de dormir sur le côté droit et, dans l'état où il était à présent, il était incapable de se mettre dans cette position. Quelque énergie qu'il mît à se jeter sur le côté droit, il tanguait et retombait à chaque fois sur le dos. Il dut bien essayer cent fois, fermant les yeux pour ne pas s'imposer le spectacle de ses pattes en train de gigoter, et il ne renonça que lorsqu'il commença à sentir sur le flanc une petite douleur sourde qu'il n'avait jamais éprouvée.

« Ah, mon Dieu », songea-t-il, « quel métier fatigant j'ai choisi ! Jour après jour en tournée. Les affaires vous énervent bien plus qu'au siège même de la firme, et par-dessus le marché je dois subir le trac des déplacements, le souci des correspondances ferroviaires, les repas irréguliers et mauvais, et des contacts humains qui changent sans cesse, ne durent jamais, ne deviennent jamais cordiaux. Que le diable emporte tout cela ! » Il sentit une légère démangeaison au sommet de son abdomen ; se traîna lentement sur le dos en se rapprochant du montant du lit afin de pouvoir mieux redresser la tête ; trouva l'endroit qui le démangeait et qui était tout couvert de petits points blancs dont il ne sut que penser ; et il voulut palper l'endroit avec une patte, mais il la retira aussitôt, car à ce contact il fut tout parcouru de frissons glacés.

Il glissa et reprit sa position antérieure. « À force de se lever tôt », pensa-t-il, « on devient complètement stupide. L'être humain a besoin de son sommeil. D'autres représentants vivent comme des femmes de harem. Quand, par exemple, moi je rentre à l'hôtel dans le courant de la matinée pour transcrire les commandes que j'ai obtenues, ces messieurs n'en sont encore qu'à prendre leur petit déjeuner. Je devrais essayer ça avec mon patron ; je serais viré immédiatement. Qui sait, du reste, si ce ne serait pas une très bonne chose pour moi. Si je ne me retenais pas à cause de mes parents, il y a longtemps que j'aurais donné ma démission, je me serais présenté devant le patron et je lui aurais dit ma façon de penser du fond du cœur. De quoi le faire tomber de son comptoir ! Il faut dire que ce ne sont pas des manières, de s'asseoir sur le comptoir et de parler de là-haut à l'employé, qui de plus est obligé d'approcher tout près, parce que le patron est sourd. Enfin, je n'ai pas encore abandonné tout espoir ; une fois que j'aurai réuni l'argent nécessaire pour rembourser la dette de mes parents envers lui – j'estime que cela prendra encore de cinq à six ans –, je ferai absolument la chose. Alors, je trancherai dans le vif. Mais enfin, pour le moment, il faut que je me lève, car mon train part à cinq heures. »

partient qu'à moi, à mes herbes, de la restituer pour l'estomac des gourmets. Il suffit de peu pour réveiller les souvenirs enfouis de la matière.

Tu comprends maintenant ce qu'ils viennent tous chercher ici ? Le souvenir du temps où le vieux pays nous appartenait, où nous étions le centre de toutes les croyances. Pour Prométhée, la mémoire d'un temps d'avant le vol du feu, d'avant le supplice de l'aigle.

Toi, tu entends claquer les voiles gonflées de ton navire. Ta peau retrouve la mémoire délicate des embruns. On a tous connu un moment de grandeur, une page difficile à tourner : tu ne t'es jamais remis d'avoir dû toucher terre au bout de ton périple. Avoue que tu n'as pas aimé voir la traversée prendre fin. Tu aurais bien vogué éternellement, sans les devoirs qui te liaient à une épouse et un royaume. On s'enivre vite de ne plus connaître d'attaches.

— Et pour en revenir à ta question — le restaurant, tu sais — les points communs sont nombreux. Première chose. Il y a en cuisine et en sorcellerie, comme en art, la part de figures imposées et la touche personnelle. La signature. Un mariage d'épices ou de saveurs un peu plus audacieux. Une métamorphose enrichie de détails symboliques.

Tu hoches la tête mais je sais que tu ne m'écoutes plus. Tu es ailleurs, attaché peut-être au mât de ton navire, les oreilles emplies d'un chant sublime et redoutable. C'est ainsi : je n'ai pas la voix aussi mélodieuse qu'un bataillon de sirènes.

Voilà. Tu es ferré. Chaque bouchée appelle la suivante. Et tu trouves à chacune un arrière-goût amer impossible à cerner.

Il y a des saveurs, tu sais, qu'on oublie difficilement. Le goût du

sel m'a longtemps rappelé celui de ta peau. Tu avais la sueur gorgée d'iode et d'humeurs marines. Et l'épiderme imprégné du sel de toutes ces années passées au large. Une peau de marin. Saveur piquante qui s'était attardée sur ma langue bien après cette nuit-là.

Je continue à discourir, pour ma propre satisfaction, car je sais que tu ne m'écoutes plus.

— Il y a une chose essentielle qui échappe à la plupart des humains, comme à ceux de notre étoffe. Tu ne fais pas exception à la règle, si j'en crois tes mensonges passés. C'est sur cette même mémoire du monde que s'appuie la magie. Pas sur l'illusion, comme tous paraissent le croire : sur la révélation de la nature profonde des choses. Ça t'épate, hein ? Non, tu ne m'écoutes plus, mon petit marin ? Pourtant, tu y comprendrais un peu mieux certains événements passés. Tes compagnons ne t'avaient pas tout dit. Mais rien n'est jamais illusion gratuite. Rien, tu m'entends ? Et c'est pour cette raison que la magie fait si peur. Elle va chercher l'essence derrière les masques. Elle prend appui sur ce qui a toujours été. Regarde cette bougie : si je peux l'allumer sur simple demande, c'est que la mère a gardé la mémoire des flammes précédentes. Je lui dis *feu* et elle se souvient, et recrée à partir de ce souvenir. La magie est une affaire concrète, Odysseus.

L'arrière-goût se précise. Et tu le traques à chaque nouvelle bouchée arrosée de mon vin. Il t'évoque l'amertume d'une herbe que tu as goûtée autrefois. La flamme des bougies creuse des ombres dans la caverne de tes sourcils, arqués dans l'effort de mémoire. Une bouchée de plus et tu sauras peut-être ?

— La magie agrandit, déforme, multiplie, mais elle ne saurait

créer à partir du vide. Pas davantage qu'on ne saurait tisser d'étoffe sans utiliser de fils, ni peindre sans palette de couleurs. Je ne les ai pas transformés, tes compagnons. Je n'ai fait que révéler leur nature. Leur bestialité. Tu sais ce qu'ils m'avaient fait ? Celui qui s'est enfui, Eurylochos, est venu te trouver avec la mine épouvantée en disant qu'une sorcière avait capturé tes hommes. Et tu as cru cet éclat de terreur dans ses yeux. Mais c'est de sa propre lâcheté qu'il avait pris peur. De sa honte que j'avais le pouvoir d'étaler à la face du monde. Il a pris ses jambes à son cou lorsqu'il a vu le premier de ses hommes changé en cochon sauvage. J'en rigole encore, Odysseus : tes fidèles compagnons vautés à quatre pattes dans la fange, et moi qui les nourrissais de glands dans un enclos. Ils ont abusé de moi, tes porcs. Eurylochos tout autant que les autres. Tu savais ça ?

Ma voix ne s'élève plus au-dessus d'un murmure. Tu ne m'entendrais pas de toute façon. Et il n'y a pas plus de violence dans un cri d'hystérie que dans une phrase énoncée d'une voix calme et blanche. Être capable de regarder un adversaire droit dans les yeux et le mettre face à la vérité nue : le vrai pouvoir est là. Pas dans la force brute d'une troupe de marins qui s'amuse aux dépens d'une femme seule pour se soulager des tensions du voyage, du poids de l'abstinence.

Tu te figes un instant avec l'air de vouloir déloger de la nourriture prise entre tes dents. C'est plutôt que l'appétit commence à te désertier. Tu as exploré toute ma gamme de parfums, et maintenant seulement tu perçois, sous le masque des condiments, le goût véritable de la viande de porc.

— Trois d'entre tes hommes ne sont jamais revenus, ce que ne

dit pas la légende. Tu te souviens ? Tu as cru qu'ils s'étaient enfuis de leur enclos. Et dans ta hâte de quitter cette île, tu as préféré décider qu'après tout, on ne les retrouverait plus. Et que mieux valait perdre trois hommes plutôt que de risquer, *toi*, de ne jamais repartir. On peut conserver longtemps la nourriture, avec les progrès de la science des hommes, tu sais ? Mais pas aussi longtemps qu'avec certains charmes qui figent les objets dans le temps. On conserverait un bout de viande indéfiniment, rien que pour attendre le moment de le servir.

Tu commences à comprendre, à percevoir : après la mémoire de l'huile et des épices, celle de la viande. Et de son incarnation précédente. Tu vois l'intérieur du palais tel qu'ils l'ont connu lorsqu'ils sont venus me trouver. Les tentures arrachées, jetées à ma face, pour m'aveugler et gêner mes mouvements. Tu perçois l'écho du plaisir brut et honteux qu'ils ont tiré de l'acte, en riant toujours plus fort pour masquer leur honte. Leurs gloussements ressemblaient déjà au cri des porcs qu'ils allaient devenir.

— C'est facile d'inverser les rôles quand on a le nombre pour soi. *Cette salope de Circé, qui hait les hommes au point de vouloir tous les changer en bêtes.* Ben voyons. Tout comme on parlait de *cette pauvre comme de Pandore, pas foutue de laisser une boîte à sa place.* C'est Épiméthée qui l'a poussée à ouvrir la boîte, tu savais ça ? Parce qu'il n'en pouvait plus de ne pas savoir ce qu'elle contenait, et qu'il crevait de trouille à l'idée de l'ouvrir lui-même. Et voilà comment se forment les mythes les plus tenaces. Un mensonge répété avec un peu trop de ferveur. Et quelques belles âmes empressées de le colporter. Médée aussi en a entendu de belles, en son temps.

Tu apprends, maintenant, la sensation de la chair modelée, et le

vertige qui les a pris lorsque deux pattes n'ont plus suffi à les soutenir. Les cris indignés qui mutaient en couinement grotesques. Tu sais ce que c'est de garder une conscience, le souvenir d'une identité, quand le corps n'a plus rien d'humain. Tu vois le monde par les yeux d'une bande de cochons paniqués.

Le dégoût te saisit comme la nausée des soirs d'ivresse. C'est trop pour un seul homme ? Le souvenir des crimes d'une horde qui te remonte le long du gosier, mêlé de bile et d'une autre amertume végétale ? La mémoire qui proteste, au bord de l'écoeurement ? Et voilà que tout te revient. Ce petit arrière-goût que tu trouvais à mes brochettes, c'est celui d'une herbe de Colchide. Tu sais maintenant où et quand tu l'as déjà consommée.

Tu n'étais pas tout blanc non plus, que je sache. Tu as menti à ce type, Homère, quand il est venu te trouver pour écrire tes mémoires. Au récit d'Eurylochos, tu as mêlé tes propres affabulations. Tu as menti, mon petit roi pétri d'orgueil, parce que c'est le verbe qui nous façonne. Je suis de la même étoffe que toi, n'oublie pas, l'étoffe dont sont taillés les mythes. Alors par le verbe, tu as voulu changer le cours des choses. Te recréer sous les traits d'un héros pour passer l'éponge sur certaines trahisons.

Raconte-moi donc, Odyssée, à quel moment je t'ai donné trois fils ? Raconte-moi comment nous avons passé des années heureuses sur mon île, puisque tu n'es resté qu'une soirée auprès de moi ? Raconte-moi quand tu m'as possédée comme un roi son épouse ? Tu ne m'as donné qu'une nuit, et par tromperie. Tu m'as séduite dans le seul espoir de libérer tes compagnons pour mieux t'en retourner. Mais tu n'as pas osé me regarder en face quand tu m'as promis

ton retour. Avec un ultime baiser qui n'était plus que chaste, et me fuyait déjà.

Moi, porter tes fils ? Jamais. Je n'ai mis au monde qu'un enfant mort-né, étouffé par son propre cordon. Une chance pour lui, car s'il avait vécu, je l'aurais tué de mes propres mains. C'était le fils d'un de tes porcs.

Humains, dieux ou titans, nous sommes tous de cette espèce qui n'oublie jamais, ni ne pardonne. C'est notre essence même, puisqu'on nous a créés pour la fureur et la vengeance. J'ose dire que nous y excellons.

Tu te relèves d'un bond et ta main, dans un spasme, envoie valser l'assiette dont tu te régalais. Le restant de viande et de riz, tout englué de sauce, s'en va heurter le plancher dans un bruit de porcelaine brisée. Le vin répandu dans un même élan souille ma nappe d'une large trace. Ton corps immense se courbe en deux, main à la gorge, pris d'un haut-le-cœur fort peu élégant. Voilà qui sied mal à un roi de ton espèce. Tu patauges dans la nourriture que tu semblais trouver exquise. Les grains de riz s'écrasent sous tes semelles pour mieux s'y coller.

Les deux couples formant ce soir ma clientèle ont à peine le temps de s'inquiéter du fracas : tu as déjà filé. La porte grande ouverte sur la tiédeur nocturne t'appelait à elle. Disparu, mon courant d'air. À l'entrée de la cuisine, Médée, qui guettait mon signal en feignant d'essuyer la vaisselle, repose ses couverts pour courir à ta suite.

Cette herbe qui donnait à ma viande cette petite touche unique, tu sais ? Ma signature ? Tu l'avais goûtée autrefois sur mon île, mêlée au breuvage dont je t'offrais une pleine coupe. Cette première fois,

tu étais protégé par l'antidote d'Hermès, les pétales de cyclamen qui en annulaient les effets. Mais tout finit toujours par se payer.

Médée ne tarde pas à me rejoindre, avec aux lèvres un de ces rictus à l'extrême limite entre grimace et sourire. Je la remercie d'un geste. Et sors à mon tour du restaurant.

Dans la ruelle qui fait l'angle avec celle de la façade s'ouvre une porte de bois. Elle donne sur un réduit obscur aux relents de mois. Ma nièce et moi avons chacune la clé.

Je te trouve sans aucun mal, tapi dans un recoin entre deux piles de cageots vides. Tu te sais acculé. Je me penche pour te flatter doucement le groin et parcourir d'une main légère les soies qui tapissent ta couenne toute neuve.

Ravale donc tes couinements, mon petit roi d'Ithaque. Je n'ai fait que rendre justice. Tu sais comme moi que le verbe ne se trompe jamais. Et si l'on m'a nommée *faucon*, c'est que jamais je ne lâche prise.

PETIT THÉÂTRE DE RAME

